

Le ix^e et le x^e siècle virent naître, en effet, bien des livres de valeur très-diverse sur l'Inde, la Chine et l'archipel Malais qui sépare leurs eaux.

Voici d'abord la très-curieuse relation d'un marchand arabe nommé Soleïman, écrite en 851 (237 de l'hégire), où l'on peut suivre assez exactement l'itinéraire des navires qui s'en allaient d'Oman ou du golfe Persique jusqu'à la grande ville de Khanfou, à peu de distance des parages aujourd'hui si animés où s'élève Shangaï. Nous donnons dans les notes quelques extraits de ce précieux document, que l'abbé Renaudot fit le premier connaître en 1718, et dont M. Reinaud publia une édition nouvelle en 1845, avec d'utiles éclaircissements. Dans les deux éditions on trouve, joint à la relation de Soleïman, l'ouvrage d'un savant amateur de géographie, Abou-Zéïd-Haçan, de Siraf, qui fut peut-être le premier éditeur de Soleïman. Abou-Zéïd, reproduisant la relation, l'augmente de renseignements nombreux sur les mêmes régions, puisés dans ses entretiens avec des personnes qui ont couru le monde, ou empruntés à des ouvrages que la main du temps n'a pas laissés venir jusqu'à nous.

Mais avant cette sorte de supplément à la relation du marchand-voyageur, nous devons, dans l'ordre chronologique, mentionner l'ouvrage d'un écrivain qui s'est occupé aussi, quelques années plus tôt, quoique subsidiairement, des pays dont il est ici question. C'est le *Livre des routes et des provinces* d'Ibn-Khordadbeh, qui fut chef des postes sous le calife Moutamid (256 à 279 de l'hégire, 870 à 892 de notre ère). Ce fonctionnaire, d'origine persane, a écrit en langue arabe plusieurs ouvrages dont

apportent de l'Occident des eunuques, des esclaves femelles, des garçons, de la soie, des pelletteries et des épées. Ils s'embarquent dans le pays des Francs, sur la mer Occidentale et se dirigent vers Farama (près des ruines de l'ancienne Péluse); là ils chargent leurs marchandises sur le dos de bêtes de somme, et se rendent par terre à Kolzoum (Suez), à cinq journées de marche, sur une distance de 20 parasanges. Ils s'embarquent sur la mer Orientale (la mer Rouge) et se rendent de Kolzoum à El-Djâr et à Djedda; puis ils vont dans le Sind, l'Inde et la Chine. A leur retour, ils se chargent de musc, d'aloès, de camphre, de cannelle et des autres productions des contrées orientales, et reviennent à Kolzoum, puis à Farama, où ils s'embarquent de nouveau sur la mer Occidentale. Quelques-uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises; d'autres se rendent dans le pays des Francs. » (Trad. de M. Reinaud, revue par M. Barbier de Meynard.)

Dans l'intervalle écoulé entre l'époque où Soleïman rédigeait sa relation et celle où Abou-Zeïd y joignait le fruit de ses propres recherches, la Chine vit brusquement se rompre les relations si actives qu'elle entretenait avec l'Inde et les musulmans. En 878, la révolte d'un chef, qui fut d'abord triomphant, causa une perturbation générale. « Les vainqueurs, dit Abou-Zéïd, ne craignirent pas de maltraiter les marchands qui étaient venus commercer dans le pays. Bientôt l'on ne garda pas même des ménagements pour les patrons des navires arabes, et les maîtres de bâtiments marchands furent en butte à des prétentions injustes; on s'empara de leurs richesses, et on se permit à leur égard

s'éleva soufflant à l'opposé de la direction du navire, avec une telle violence qu'il n'était pas possible de lui résister, et l'agitation des flots leur ôta tout moyen de gouverner. Ce vent les entraîna dans la direction de Canope. Or quiconque est poussé dans cette mer à tel point que Canope se trouve à son zénith, celui-là doit perdre tout espoir de retour. Il est rejeté dans une masse d'eau qui coule vers le midi; à mesure que le navire avance, les flots s'élèvent derrière lui, de notre côté, et devant lui l'onde s'abaisse. Alors, quel que soit le vent, violent ou paisible, tout retour lui est fermé; le courant l'entraîne dans l'immensité de l'Océan.

Quand les gens du navire s'aperçurent qu'ils marchaient vers Canope, quand la nuit les eut envahis, et qu'ils se virent dans des ténèbres profondes, hors d'état de se diriger, ils désespérèrent de leur salut. La puissance des vagues tantôt les élevait jusqu'aux nues, tantôt les plongeait dans les abîmes. Toute la nuit, ils demeurèrent ainsi dans un brouillard épais, sur une poix liquide. Et quand revint l'aurore, ils ne s'en apercevaient point, à cause des ténèbres qui les environnaient, et du brouillard qui rejoignait la surface de la mer, et de la violence du vent et du trouble de leurs esprits. Dans cette nuit si longue, sans espoir de salut, livrés en proie à la

dans le feu, sans ajouter à nos souffrances celle de voir brûler nos compagnons. »

L'homme reprit : « Conduisez-moi au capitaine. » Amené devant lui, il le salua en langue indienne. Le capitaine surpris de voir cet inconnu lui rendit son salut et lui demanda : « Qui donc es-tu parmi les marchands ou les gens de leur suite ? Nous ne te reconnaissons pas comme une des personnes embarquées avec nous. » L'homme répondit : « Je ne fais partie ni des marchands ni de leur suite. » — Qui donc t'a fait embarquer ? reprit le capitaine. — C'est moi, dit-il, qui me suis glissé dans la foule, au moment du départ, et je m'étais réfugié dans un coin écarté du navire. — Comment te nourrissais-tu ? — Du plat de riz au beurre que le banyan du navire plaçait chaque jour dans mon voisinage pour les anges du bord. »

Tout cela surprit fort le capitaine. Et les gens du navire, distraits par cette aventure, firent trêve à leurs cris de terreur ; l'équipage se mit à son devoir ; à la voix du crieur, les voiles et les agrès furent mis en état, le vaisseau se trouva de nouveau gouverné. « Capitaine, dit l'homme de Cadix, d'où venaient les pleurs et les lamentations de tout ce monde ? — Eh ! répliqua le chef, ne vois-tu pas ce qu'il y a de terrible pour eux dans cette mer, ce vent, ces ténèbres, et plus

Des marins, des voyageurs, des marchands, des capitaines m'ont raconté qu'ils l'avaient vu plus d'une fois, passant sur leurs têtes, noir, allongé dans les nuages; parfois sa queue pendait dans l'air; s'il en sentait la fraîcheur, il se repliait dans la nue et disparaissait aux regards. Béni soit Dieu, le plus parfait des créateurs !

XXIV. Abou'zahrâ el-Barkhati, m'a appris diverses particularités touchant les serpents de l'Inde. Un médecin indien, habitant de Sérendib, lui avait dit qu'il existe dans l'Inde trois mille et cent vingt espèces de serpents. La pire espèce est sur la terre de Taka. Lorsque le vent souffle de ces parages, il tue tout ce qu'il atteint, oiseaux, quadrupèdes, reptiles, à trois parasanges à la ronde. Aussi cette terre n'est-elle habitée qu'une partie de l'année. Tant que les vents soufflent de la mer, les gens y demeurent. Dès qu'il commence à souffler de terre, du canton des serpents, ils s'appellent les uns les autres, se sauvent sur leurs embarcations et s'en vont parmi les îles de la mer. Quand ces vents ont cessé, ils se rassemblent, reviennent, débarquent, labourent la terre, ensemencent, ou bien ils exploitent les mines, car la terre de Taka est riche en mines d'or et d'argent.....

nous prirent, nous amenèrent à la demeure du roi et nous firent entrer. Jugez de notre surprise : C'était ce même roi, que nous avions connu, assis sur son siège, comme si nous venions de le quitter. Prosternés devant lui, abattus, nous n'avions plus la force de nous relever. « Ah ! ah ! dit-il, ce sont mes anciens camarades. » Aucun de nous ne fut capable de répondre. Nous tremblions de tous nos membres. Il reprit : « Allons ! levez la tête, je vous donne l'*aman* pour vous et vos biens. » Quelques-uns relevèrent la tête, d'autres n'en eurent pas la force, accablés par la honte. Et lui se montra doux et gracieux jusqu'à ce que nous eussions tous levé la tête, mais sans oser le regarder en face, tant nous étions émus de remords et de crainte. Lorsque, rassurés par son *aman*, nous eûmes enfin repris nos sens : « Ah ! traîtres ! dit-il. Comment m'avez-vous traité après ce que j'avais fait pour vous ! » Et chacun de nous s'écria : « Grâce, ô roi, faisons grâce. — Je vous fais grâce, dit-il. Reprenez, comme l'autre fois, vos affaires d'achats et de ventes. Commercez en toute liberté. » Nous ne pouvions en croire nos oreilles ; nous craignions que ce ne fût une fourberie pour nous faire débarquer nos marchandises. Nous les débarquâmes cependant, et vîmes lui offrir un présent d'une

lui dis-je, est-ce un roi juste? — Mon fils, répondit-elle, nous n'avons d'autre roi que Dieu.» Et la bonne femme me raconta l'histoire de l'enlèvement du roi. Et moi je feignais à son récit le plus vif étonnement, comme s'il ne se fût point agi de ma propre personne et d'événements que je connaissais si bien. « Les habitants du royaume, dit-elle, sont convenus de ne point prendre d'autre roi qu'ils n'aient des nouvelles sûres du premier. Car les devins leur ont appris qu'il est vivant, sain et sauf sur la terre des Arabes. »

Le jour arrivé, j'entrai dans la ville et me dirigeai vers mon palais. J'y trouvai ma famille telle que je l'avais laissée, mais plongée dans l'affliction. Mes gens écoutèrent le récit de mon histoire qui les surprit et les combla de joie. Ils embrassèrent, comme moi, la religion de l'Islam. Je rentrai ainsi en possession de ma souveraineté, un mois avant votre venue. Et me voilà joyeux et satisfait de la grâce que Dieu nous a accordée à moi et aux miens, de connaître les préceptes de l'Islam, la vraie foi, la prière, le jeûne, le pèlerinage, ce qui est permis et ce qui est défendu; car nul autre dans le pays des Zindjs n'a obtenu semblable faveur. Et si je vous ai pardonné, c'est que vous êtes la première cause de la pureté de ma religion. Mais il me reste sur la conscience une chose dont

XLII. Un forgeron de Thafa, ville du Yémen, avait un singe qui menait son soufflet tout le long du jour. Ce singe l'a ainsi servi cinq années durant. J'ai fait là plusieurs voyages et j'ai vu l'animal chez lui.

XLIII. On m'a fait encore l'histoire d'un autre singe, qui vivait dans la maison d'un habitant du Yémen. Cet homme acheta un jour de la viande, la porta au logis et la commit par signes à la garde du singe. Survint un milan qui déroba la viande aux yeux du singe stupéfait. Dans la cour du logis était un arbre. Le singe y grimpe, monte au plus haut, et là dresse ses fesses vers le ciel, penchant sa tête en bas, les deux mains appliquées de part et d'autre des fesses. Le milan croit voir un autre morceau de la viande volée. Il fond dessus. Mais le singe le happe des deux mains, le retient, descend et l'enferme sous un cuvier par-dessus lequel il a soin de poser un corps lourd. A son retour, le maître ne voyant plus la viande s'avance vers le singe pour le corriger. Celui-ci marche droit au cuvier et en tire le milan. Le maître comprit l'aventure. Il prit le milan, le pluma et le cloua à l'arbre.

qui le tenait d'Abou-Bekr El-Fasoui, à Dhimour, que celui-ci avait entendu Mouça de Sindabour faire le récit suivant : « J'étais un jour à m'entretenir avec le Sahib de Sindabour, quand tout à coup il se mit à rire. « Sais-tu, me dit-il, pourquoi j'ai ri ? — Non, répondis-je. — C'est, reprit-il, qu'il y a sur le mur deux lézards, et l'un de ces lézards vient de dire à l'autre : « Voici qu'il nous arrive un hôte étranger. » Je fus surpris de sa folie, et bientôt je songeais à me retirer ; mais il me dit : « Ne t'en va point que tu n'aies vu la fin de l'affaire. » Nous étions donc restés à causer, lorsqu'un de ses serviteurs entra, disant : « Il est arrivé dans le port un vaisseau d'Oman. » Peu d'instants après, vinrent des gens portant des paniers qui contenaient divers objets, des étoffes et de l'eau de rose. Comme on ouvrait un de ceux où était l'eau de rose, voilà qu'il en sortit un gros lézard qui grimpa sur le mur, et rejoignit sous mes yeux les deux premiers.

XCIX. C'est un adepte de la même science qui enchantait les crocodiles dans le port de Sérira, où depuis lors ils ne blessent plus personne. Auparavant, on ne pouvait approcher de l'eau sans être atteint par eux grièvement. Ils y étaient en quantité incroyable. Or, il vint un Indien qui dit au roi de Sérira :

sexe, est tantôt mâle et tantôt femelle. C'est du moins ce que disent les gens de Sérendib, d'après ce que m'en a rapporté mon narrateur qui le tenait d'un Indien ; et je ne sais qu'en dire. Ils prétendent que le lièvre change aussi de sexe. Mais à mon sens, c'est une rêverie sans fondement. Dieu seul connaît la vérité.

CXVI. Une personne qui avait parcouru les mers m'a dit avoir vu à Sofala des Zindjs une bête de la taille du lézard, à peu près de sa couleur et de sa forme. Le mâle a deux pénis et la femelle deux vagins. Leur morsure est inguérissable ; la plaie qu'ils font reste toujours ouverte et ne se cicatrise pas. Cette bête fréquente surtout les plantations de cannes à sucre et de dourah.

Mais ce qui pullule dans ce pays, ce sont les serpents et les vipères. Quelquefois le passant est attaqué par trois ou quatre à la fois qui le mettent en pièces. S'il en repousse un, en voilà deux qui reviennent.

CXVII. Djafar fils de Rachid, connu sous le nom d'Ibn-Lakis, navigateur renommé des pays de l'or, m'a rapporté qu'un serpent vint une fois dans la baie de Dhimour et avala un crocodile énorme. A la nouvelle de ce fait, le Sahib de Dhimour expédia une troupe pour s'emparer du serpent. Trois

5, page 2. — Il est question d'Omar fils d'Abd-el-Aziz dans le *Livre des Conquêtes des Pays* de Beladori. C'était un Arabe de la tribu des Coréfcrites, qui, après avoir assassiné le gouverneur de Mansoura, se rendit maître de la principauté; et l'historien Ibn-Haucal, qui visitait la vallée de l'Indus, quelques années plus tard, dit que la famille de cet Omar avait de son temps le gouvernement de Mansoura.

6, page 3. — *Ya, sin*, sont deux lettres de l'alphabet arabe *y, s*, qui forment le titre de la sourate ou chapitre 36^e du Coran. Le passage cité ici se trouve aux versets 78 et 79 (p. 374 de l'édition Redslob).

7, page 3. — *Men, mena, manna*, mesure de poids qui représente la *mine* des Grecs. Chez les Orientaux, sa valeur ordinaire paraît être de deux livres; mais elle a beaucoup varié suivant les époques et suivant les pays.

8, page 3. — Le *khatib* est « parmi les mahométans, celui qui tient dans les mosquées la place que les curez tiennent dans les paroisses parmi les chrétiens; parce qu'outre qu'il fait la prière à leur tête, il leur fait encore des sermons et des prônes, en les avertissant de leurs devoirs, et souvent en leur annonçant ce que le Prince veut leur faire savoir comme à ses sujets. » (D'HERBELOT, *Bibliothèque orientale*, p. 991.)

9, page 4. — Dans ce vase tant de fois séculaire, on peut voir une allusion au fameux pot de Foe (Bouddha), dont il est question dans le voyage du Chinois Fa-hian, au commencement du v^e siècle de notre ère. (Voy. cette relation dans les *Voyageurs anciens et modernes* de M. Charton, tome I, p. 386.)

10, page 4. — SIRAF, port sur la côte orientale du golfe Persique. Les Orientaux, très-ingénieux en explications étymologiques, disent que son ancien nom était *Chîrab*, venant du persan *chîr*, lait et *ab*, eau, parce que l'un des anciens rois de la Perse, Keï-Kaous, après avoir été frappé du tonnerre, se rétablit en ce lieu au moyen de lait et d'eau. La ville, jadis fort commerçante, n'existe plus depuis plusieurs siècles. (Voy. D'HERBELOT, *Biblioth. orient.*, p. 814.)

D'après le grand Dictionnaire géographique de Yakout, qui emprunte, dit-il, le fait à l'*Avesta*, l'accident de Keï-Kaous provenait de ce que ce prince avait voulu s'élever jusqu'au ciel. « Lorsqu'il se fut dérobé aux regards des hommes, Dieu ordonna aux vents de ne plus le soutenir; Keï-Kaous tomba, etc. » (Trad. Barbier de Meynard, p. 331.)

11, page 4. — Un *gobb*, dit le savant écrivain arabe Albirouni, est comme une encoignure et un détour que fait la mer en pénétrant dans le continent; les navires n'y sont

arabes. On la nomme *Sofâla des Zindjs* pour la distinguer d'une autre *Sofâla* ou *Soufâra* (c'est-à-dire *Soubâra*, voy. la note 81), port de relâche dans la mer des Indes, dit Aboulféda (p. 359 du texte arabe), lieu où l'on pêche les perles, à cinq journées de marche de Sendân. En arabe, *Sofâla*, comme le fait remarquer d'Herbelot (*Bibl. orient.*, p. 815), signifie un lieu bas et creux. D'après Maçoudi (*Les Prairies d'or*, I, 332), c'est un bas-fond, une colline sous-marine, cause fréquente de la perte des navires. Voici le passage du géographe arabe, cité plus haut, sur *Sofala des Zindjs*, d'après la traduction de M. Reinaud (I, 222) : « La situation de *Sofala* est dans le pays des *Zendjs*. Suivant l'auteur du *Canoun*, les hommes qui l'habitent sont musulmans. Ibn-Sayd dit que leurs principaux moyens d'existence reposent sur l'extraction de l'or et du fer et que leurs vêtements sont en peau de léopard. Au rapport de Maçoudi, les chevaux ne se perpétuent pas dans le pays des *Zendjs*, de sorte que les guerriers marchent tous à pied ou combattent sur des bœufs. »

49, page 47. — « Je vous donne l'*aman* », c'est-à-dire « je vous fais grâce, je vous assure ma protection ».

50, page 49. — L'*ihram* est l'ensemble des cérémonies du pèlerinage.

51, page 49. — *Assouan* ou *Ossouan* (suivant la prononciation indiquée par Ibn-Kallikan) est la *Syène* des Grecs, *Souan* des Egyptiens, près des cataractes du Nil.

52, page 54. — *Qomâr*, d'après Aboulféda, est une île des régions de la Chine, qui produit l'aloès *qomari*. « Le pays de *Qomâr*, dit Maçoudi, n'est pas une île; mais il est situé sur le bord de la mer et couvert de montagnes; peu de pays dans l'Inde ont une population plus nombreuse. » (*Les Prairies d'or*, tome I, p. 170.) C'était une dépendance de l'empire malais du *Zabedj*. Son nom paraît être le même que celui du cap Comorin. *Comari*, dit Marco Polo, est une contrée de l'Inde pas très-civilisée, mais au contraire assez sauvage. » (Edit. Charton, p. 405.) D'autre part *Qomar*, *Qamar* ou *Qomr* s'est dit des îles Comores entre le *Zanguebar* et Madagascar.

53, page 54. — Le *Senf* ou *Sinf* correspond aux côtes méridionales et orientales de la Cochinchine et doit être assimilé au *Ciamba*, *Ziamba* de Marco Polo, et à la *Tsiampa*, *Champa*, *Siampa* des cartes modernes, dans la région sud-est de la péninsule cambodjienne. (Voy. le *Marco Polo* de M. Charton, p. 386, note 2.)

54, page 54. — L'outre (*girba*) est ainsi définie par Bruce : « Une *girba* est une peau de bœuf coupée carrément,

Moult les reprenoye en disant que c'estoit à contraire à toute raison du monde, car chien ne loups ne mengeroient pas de leur semblable se on leur donnoit. Comment donc ont gens raisonnables couraige de ce faire. Ilz respondoient : Nous le faisons affin que li vers ne les mengue. Car si les vers rongeoient sa char, son ame en souffriroit trop grant paine. » (*Relation d'Oderic de Frioul. Voy. L. DE BACKER, L'extrême Orient au moyen âge*, p. 112.)

98, page 108. — Les îles de *Ladjjalous*, ou, comme on lit dans d'autres ouvrages arabes, *Likbalous*, *Lengbalous*, *Lengalous*, *Lendjebalous*, sont situées, au dire d'Ibn-Khordadbeh (trad. Barbier de Meynard, p. 288), à dix ou quinze journées de navigation de Sérendib (Ceylan), à six journées de Kalat (côte occidentale de la presqu'île de Malaka); ces indications s'accordent assez bien avec l'opinion de Rienzi, de M. Maury et des géographes qui assimilent ce groupe d'îles à l'archipel de Nicobar.

« Toutes les personnes qui voyagent sur mer, dit Albirouni, savent que les habitants de *Lankabalous* sont sauvages et même anthropophages. »

Des voyageurs modernes ont encore accusé les indigènes de Nicobar d'aimer la chair humaine. Rienzi combat cette accusation, qui ne lui paraît aucunement fondée.

99, page 110. — On connaît les aventures de Sindbad dans la vallée aux diamants (2^e voyage, 73^e nuit dans les *Mille et une Nuits*, de Galland). Marco Polo donne sur la manière dont on recueille les diamants des détails parmi lesquels on retrouve des particularités tout à fait pareilles à celles que relate notre auteur : « En ce royaume (de *Mutfili*, Masuli-Patam) on trouve les diamants de la manière que je vais vous le dire : Sachez donc qu'en ce pays il y a plusieurs montagnes où l'on ramasse les diamants : quand il a plu, l'eau descend des montagnes par de grands ruisseaux ou bien entre dans de grandes cavernes ; or, quand la pluie a cessé et que l'eau a disparu, on va chercher dans ces ruisseaux qu'elle avait formés et on y trouve beaucoup de diamants. Et l'été, quand il ne tombe pas une goutte d'eau, on en recueille dans les montagnes ; mais il y fait une si grande chaleur qu'à peine peut-on l'endurer. En outre, il y a une grande multitude de serpents, grands et gros, en sorte qu'on ne peut y aller sans danger ; cependant on explore ces montagnes tant qu'on peut et on y trouve de belles et grosses pierres. Les serpents sont si venimeux et si méchants que les naturels n'osent aller dans les cavernes où ils se tiennent ; mais ils ont un autre moyen de prendre des diamants. Il y a, dans leur pays, de grandes vallées et des précipices si escarpés que nul ne peut y aller ; mais voici ce qu'ils font : ils prennent plusieurs morceaux

LII.	La Baleine et les Harengs.	87
LIII.	L'Oiseau qui jette ses œufs à la mer.	88
LIV.	Ballots confiés à l'eau.	89
LV.	Le Charmeur d'oiseaux.	89
LVI.	Le Charmeur de crocodiles.	90
LVII.	L'Indien et le corbeau.	90
LVIII.	Le Juif enrichi.	92
LIX.	Le Roi de Chine amateur de bijoux.	96
LX.	Les Nègres émasculateurs	97
LXI.	Une Région dangereuse.	98
LXII.	Le Roi de l'Inde et le Perroquet. . .	99
LXIII.	Coutumes indiennes.	101
LXIV.	Même sujet.	102
LXV.	Même sujet.	102
LXVI.	Bureau de douane à Sérendib.	103
LXVII.	Le Serpent naghéran.	103
LXVIII.	Le Serpent à deux têtes.	104
LXIX.	Comment on soigne les personnes piquées par des serpents.	104
LXX.	La femme qui s'abandonne à l'eau.	105
LXXI.	Les Hindous qui se font noyer.	106
LXXII.	Idole voyageuse.	106
LXXIII.	La Femme qui conduit une bête à figure humaine.	106
LXXIV.	Les Girafes et les grosses Fourmis.	107
LXXV.	Les Anthropophages à queue	107
LXXVI.	Une Tribu honnête envers les nau- fragés.	108
LXXVII.	Comment on recueille les diamants.	109
LXXVIII.	Le Poisson aphrodisiaque.	111
LXXIX.	Les Fleurs de soie.	112
LXXX.	Le Tombeau de Salomon à Anda- man.	113
LXXXI.	La Perle Yétima.	113
LXXXII.	La Capitale du Zabedj.	116
LXXXIII.	La Mère et son Enfant	116
LXXXIV.	Le Matelot et la Jeune Fille.	120

